

Denis CLARINVAL

JOUR DE COLERE



Un silence de neige. Le prêtre, la Mort, le Merle et les Mains du défunt. Le cercueil d'un enfant git sur le sol avant d'être inhumé...

LE PRÊTRE

(A mi-voix, comme pour conjurer le froid)

Jour de colère, ce jour-là

Il réduira le monde en cendres,

David l'atteste, et la Sibylle.

Quelle terreur à venir,

Quand le juge apparaîtra

Pour tout strictement examiner !

La trompette répand étonnamment ses sons,

Parmi les sépulcres de tous pays,

Rassemblant tous les hommes devant le trône.

La Mort sera stupéfaite, comme la Nature,

Quand ressuscitera la créature,

Pour être jugée d'après ses réponses.

Un livre écrit sera produit,

Dans lequel tout sera contenu ;

D'après quoi le Monde sera jugé.

Quand le Juge donc tiendra séance,

Tout ce qui est caché apparaîtra,

Et rien d'impuni ne restera.

Que, pauvre de moi, alors dirai-je ?

Quel protecteur demanderai-je,

Quand à peine le juste sera en sûreté ?
Roi de terrible majesté,
Qui sauvez, ceux à sauver, par votre grâce,
Sauvez-moi, source de pitié.
Souvenez-vous, Jésus si doux,
Que je suis la cause de votre route ;
Ne me perdez pas en ce jour.
En me cherchant vous vous êtes assis fatigué,
Me rachetant par la Croix, la Passion,
Que tant de travaux ne soient pas vains.
Juste Juge de votre vengeance,
Faites-moi don de la rémission
Avant le jour du jugement.
Je gémis comme un coupable,
La faute rougit mon visage,
Au suppliant, pardonnez Seigneur.
Vous qui avez absous Marie-Madeleine,
Et, au bon larron, exaucé les vœux,
À moi aussi vous rendez l'espoir.
Mes prières ne sont pas dignes (d'être exaucées),
Mais vous, si bon, faites par votre bonté
Que jamais je ne brûle dans le feu.
Entre les brebis placez-moi,

Que des boucs je sois séparé,
En me plaçant à votre droite.
Confondus, les maudits,
Aux flammes âcres assignés,
Appelez-moi avec les bénis.
Je prie suppliant et incliné,
Le cœur contrit comme de la cendre,
Prenez soin de ma fin.
Jour de larmes que ce jour-là,
Où ressuscitera, de la poussière,
Pour le jugement, l'homme coupable.
À celui-là donc, pardonnez, ô Dieu.
Doux Jésus Seigneur,
Donnez-leur le repos. Amen.

LA MORT

(Tenant sa pelle comme un bâton de parole, la voix creuse mais étrangement douce)

Tu appelles la colère, prêtre. Est-ce ainsi que tu apaises ceux que tu prétends conduire ? Mon passage n'est pas un châtiment : c'est le dernier abri. Je ne prends rien, j'ôte seulement le poids de vivre.

LE MERLE

(Du haut du manche de pelle, tête inclinée, un œil brillant)

Je n'ai jamais entendu le monde se dissoudre en cendres. Je connais la neige fondue et le retour du jour, mais pas ce feu que tu promets. Si tout doit brûler, pourquoi chanterais-je au matin ? Pourquoi la branche fleurirait-elle encore, si tout finissait en jugement ?

LES MAINS DU DÉFUNT

(Sortant de la terre, non comme un cri, mais comme un souffle venu d'en dessous)

Si la colère vient, elle m'a déjà traversé. J'ai connu le poids des jours, la pierre du silence, l'oubli dans les chairs. Pourquoi tant de frayeur au seuil, prêtre ? La nuit que j'habite n'est ni cendre ni flamme, elle est absence et attente. De quel droit m'appelles-tu au tribunal d'un Dieu dont je ne vois plus la face ?

LE PRÊTRE

(Serrant son livre comme s'il voulait en retenir la chaleur)

Vous parlez de douceur, de neige qui fond, de branches qui refleurissent... Mais vous oubliez l'effroi. La lumière n'est pas ce voile paisible que vous tissez : elle brûle, elle révèle, elle juge. Si je convoque le *Dies Irae*, ce n'est pas pour menacer, c'est pour rappeler que tout doit être pesé, que nos vies ne sont pas de simples passages comme le vol d'un oiseau. L'homme n'est pas un merle ; nous portons le poids d'un sens qui nous dépasse. Et sans ce sens, nous chutons.

LA MORT

(S'approchant d'un pas, la neige ne crissant pas sous sa robe)

Tu confonds le sens et la peur. Ce que tu appelles lumière, je l'ai vue consumer des âmes plus sûrement que mes bras ne les ont accueillies. Tu veux que tout soit pesé mais certaines choses ne supportent pas la balance. Il est des silences trop vastes pour vos livres.

LE MERLE

(Frottant son bec jaune contre le bois du manche, comme pour marquer le monde de sa présence)

Je ne connais pas la peur dont tu parles, prêtre. Lorsque j'ouvre le chant dans l'aube froide, je ne cherche ni jugement ni sens : je réponds à un appel que je ne comprends pas. Et pourtant, il me suffit. Si Dieu existe, peut-être chante-t-il en moi sans que je sache son nom.

LES MAINS DU DÉFUNT

(Plus lentes, comme si elles tentaient de saisir non la terre, mais un mot)

J'ai porté ton sens, prêtre. Je l'ai porté comme on porte une pierre sur la langue. Il m'a pesé plus lourd que ma propre vie. Tu dis que nous chutons sans lui mais je suis tombé avec. Et dans la nuit qui suit la dernière respiration, je n'ai vu ni colère ni cendre : j'ai vu...

(Hésitation, un frisson passe dans la terre)

... un espace. Sans murs, sans nom. Et quelque chose en moi a voulu y demeurer.

LE PRÊTRE

(La voix plus douce, mais d'une douceur tendue, presque fragile)

Tu as vu un espace, dis-tu... Mais que vaut un espace sans espérance ? Si je parle de justice, de balance, de jour de vérité, c'est pour que la souffrance des vivants ne soit pas vaine. La lumière n'est pas un privilège, elle est une porte pour ceux qui, dans la nuit, ont tenu bon. Tous ne sont pas méritants mais à ceux qui ont peiné dans la fidélité, une clarté doit bien être donnée... sinon quel sens pourrions-nous offrir à leurs larmes ?

LA MORT

(Souffle d'air, sans froid, comme un nocturne qui passe sous la peau)

Tu veux que la douleur ait un salaire. Tu veux que les larmes achètent un peu d'éternité. Mais la nuit humaine n'est pas une épreuve notée, prêtre. Il n'y a pas de comptabilité dans l'ombre où je conduis. Certains arrivent dévastés, d'autres en paix, mais nul n'est pesé : je les reçois tels qu'ils ont été et cela suffit. Ce qui n'a pas été vécu ne peut être racheté. Ce qui a été vécu n'a pas besoin de l'être.

LE MERLE

(Il se penche, comme pour mieux voir le visage du prêtre)

Tu parles de larmes et je ne les comprends pas. Dans la nuit glacée, sur une branche qui ploie, je chante pourtant, non pour mériter l'aube mais parce que la nuit elle-même appelle un chant. S'il existe une clarté, elle n'est pas après : elle est dans le souffle qu'on ose encore

pousser dans l'obscur. Et si personne ne l'entend, elle demeure quand même. Est-ce trop peu pour toi ?

LES MAINS DU DÉFUNT

(Plus hautes, presque jusqu'au poignet maintenant, paumes ouvertes)

Tu dis : tenir bon dans la nuit. J'ai tenu. J'ai serré des mots de prière jusqu'à m'en meurtrir les doigts. J'ai cru que la fidélité offrait un seuil, un passage, une lumière promise. Mais au bout du dernier souffle, le seuil n'était pas ouvert : c'est moi qui ai dû m'ouvrir. Il n'y avait ni récompense ni abandon, seulement être nu devant l'inconnu. Et j'ai senti que cela...

(La terre frissonne)

... était déjà assez.

LE PRÊTRE

(la voix se tend, comme prise au piège de ce qu'il croit devoir dire)

Cette vie que vous réclamez, vous l'avez eue. , on ne revient pas mendier ce qui fut donné une fois pour toutes. Vous avez reçu votre part de jours, de nuits, de choix, et Dieu a vu ce que vous en avez fait. À présent, il est trop tard. Le poids de vos actes est connu, et nul ne s'en défait en grattant la terre pour revenir. Au Jour du Jugement, tout vous sera compté, et chacun recevra selon ses œuvres. Il n'y a pas de seconde vie, pas de rattrapage, pas d'aube après la dernière. Résignez-vous à ce qui est fixé.

LA MORT

(Elle est immobile, mais la neige autour d'elle semble s'assombrir)

Tu enfermes la vie dans un registre, prêtre. Tu veux qu'elle se justifie, qu'elle rende des comptes comme si respirer, aimer, trébucher, se relever n'étaient pas déjà assez pour épuiser un être. Tu dis : trop tard. Mais il n'est jamais trop tard pour être vivant, même au dernier souffle... et parfois, au-delà. La seule vie perdue est celle qu'on remet à demain.

LE MERLE

(Il agite ses ailes, un bref tressaillement de froid ou de vérité)

Trop tard ? Pour qui ? Pour quoi ? Je chante sur des branches mortes, dans l'hiver où plus rien ne promet le printemps. Et pourtant, quelque chose répond même si ce n'est qu'un écho dans le gel. Si l'on attend un grand soleil pour vivre, on ne vivra jamais. La nuit ne se mérite pas, elle s'habite.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La voix surgit brutale, vibrante, presque humaine, sans que le corps ne monte davantage)

Donne-moi la vie, pas le souvenir de l'avoir eue ! Que m'importe qu'on la pèse, qu'on la juge, qu'on la dissèque ? Je l'ai portée comme j'ai pu, oui, avec mes failles, mes erreurs, mes silences. Mais ce que j'ai eu m'a glissé entre les doigts à force d'espérer un lendemain meilleur, à force de croire vos promesses de lumière après la nuit. Je ne veux plus d'un salut en retard, ni d'un bonheur posthume à crédit. S'il existe un souffle, qu'il soit maintenant, même dans l'obscur ! Même dans cette tombe ! Rends-moi le présent, moi je me charge du reste !

LE PRÊTRE

(Sa main tremble sur le livre, il la cache sous la manche)

La vie... la vie n'est pas... seulement ce présent que vous réclamez. Elle trouve son sens dans ce qui l'attend, au-delà. Si nous ne vivons qu'ici, qu'en cet instant alors tout s'effrite, tout se perd ! Il faut bien... il faut bien une promesse qui tienne, quelque chose qui sauve ce que nous n'avons pas su vivre. Vous parlez de reprendre la vie maintenant mais... mais cela ne vous a-t-il pas justement conduits ici ? On ne peut pas revenir en arrière. Il faut accepter le verdict, et croire que la lumière... existe, même si elle se fait attendre.

LA MORT

(Elle s'avance d'un pas sans menace, mais la neige s'affaisse sous elle comme un souvenir qu'on enterre)

Tu parles comme si la vie était un examen raté qu'il faudrait rattraper ailleurs. Mais cet ailleurs que tu promets ressemble trop à un refuge pour ne pas affronter le jour. Tu dis que tout se perd si l'on vit ici, je te dis que tout se perd si l'on attend plus tard pour vivre. Tu veux sauver ce qui n'a pas été vécu, mais c'est impossible : la vie ne se stocke pas, ne se met pas de côté. Elle se respire ou elle s'éteint.

LE MERLE

(La tête penchée, son œil de nuit fixé sur le prêtre)

Tu dis que vivre seulement ici ne suffit pas. Mais où donc veux-tu vivre ? Ailleurs ? Demain ? Dans un lieu que personne n'a vu, que tu nommes lumière pour ne pas dire absence ? Je chante dans l'instant où je me tiens. Si je garde mon chant pour un autre monde, il mourra dans ma gorge. Et avec lui... moi.

La vie n'est pas un dû, c'est le présent, jour après

Jour, de l'Esprit qui nous habite et demeure en nos

Âmes, son temps n'est pas le nôtre, celui d'un balancier

Suspendu aux horloges ; le sien est devenir que jamais

Rien n'arrête. Qu'il vienne le divin juge pour congédier

L'Esprit : ne sais-tu pas, corbeau, que mort est aussi vie,

Qu'il n'est pas dieu assez puissant qui de l'Esprit arrêterait

Le cours ? Partout l'Esprit mais jamais dans ton livre...

LES MAINS DU DÉFUNT

(La voix est plus proche, presque à la surface du sol, comme si les mots soulèvent la terre)

Tu me demandes d'attendre encore, après l'attente qui a rongé ma vie. Tu m'offres une lumière que je ne verrai jamais, en échange d'un présent que tu refuses de me rendre. Si c'est cela, la promesse, elle n'est que l'autre nom du vol. J'ai patienté pour un jour meilleur, et ce jour m'a glissé entre les doigts comme la poussière que je deviens. Je ne veux pas être sauvé, je veux vivre, même maintenant, même ici, même autrement. Et si Dieu me juge pour cela, qu'il me juge pour avoir voulu sentir, une seule fois, la vie sans murs.

LE PRÊTRE

(Sa voix se fait plus basse, comme si lui-même cherchait la lumière qu'il annonce)

Je ne veux pas... vous laisser dans l'obscur. Il existe une clarté, j'en suis certain, un phare dans la nuit humaine, une lumière qui n'aveugle pas mais conduit... Je ne peux croire que nous

soyons livrés à l'errance, sans rive, sans havre, sans aube. Si Dieu n'est pas la promesse d'un jour nouveau, alors... alors que nous reste-t-il ?

LA MORT

(Elle l'écoute, puis répond avec une douceur qui glace et console à la fois)

Pas un phare, prêtre, mais la nuit elle-même. Non pas une rive, mais le pas qui s'y avance sans jamais la toucher. Tu veux effacer la nuit pour lui donner sens, mais la nuit n'a pas besoin d'être sauvée. Elle est notre demeure, et ceux qui l'acceptent y marchent plus légers.

LE MERLE

(Son chant n'éclate pas, il est comme retenu, un chant qui naît dans l'ombre)

Je ne cherche pas à sortir de la nuit. Parfois, au cœur du noir, il y a un souffle, une branche qui craque, un frémissement d'aile et c'est assez pour avancer. Si lumière il y a, elle ne vient pas du ciel lointain, mais d'un battement dans l'obscur. Nous n'avons pas à être sauvés de la nuit : nous avons à y vivre sans fuir.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La terre se soulève à peine, comme un thorax qui voudrait respirer)

J'ai trop attendu l'aube promise. Chaque nuit de ma vie, on me disait : « Tiens encore, la lumière vient. » Elle n'est jamais venue. Et maintenant que je suis couché dans le noir véritable, je découvre qu'il n'est pas vide. Il garde la trace des pas, des voix, des douleurs, et quelque chose comme une présence muette. Si je devais revivre, je ne guetterais plus l'horizon. J'apprendrais à habiter la nuit comme un lieu qui ne trahit pas.

LE PRÊTRE

(Sa voix se trouble, comme s'il se souvenait brusquement d'une nuit qu'il avait voulu oublier)

Je... je connais la nuit dont vous parlez. Il m'est arrivé, autrefois, de sentir le monde se taire, comme une maison abandonnée au bord d'un bois noir. Il y avait un souffle... bleu, peut-être, un vent d'automne qui portait le cri d'un enfant, ou était-ce un oiseau blessé ? J'ai eu peur. Alors j'ai brandi la lumière, comme un veilleur qui n'ose pas poser la lampe. Peut-être ai-je... confondu Dieu avec la lueur qui devait me rassurer. Je ne sais plus.

LA MORT

(Son regard se lève vers un point que nul ne voit)

Il existe des nuits où le bleu n'est pas un salut, mais une profondeur qui appelle. Dans le silence des collines, près des étangs qui boivent la lune, j'ai vu des âmes se défaire comme des feuilles d'octobre, non pas damnées, mais rendues à leur obscur. Ce n'est pas un gouffre, prêtre, c'est un retour. Ceux qui cessent de lutter contre la nuit y trouvent un repos plus vaste que tes cieux.

Pureté ! Pureté ! Où sont les sentiers effrayants de la mort,

Du gris mutisme de pierre, les roches de la nuit

Et les ombres sans paix ? Abîme étincelant du soleil.

Sœur, quand je t'ai trouvée à la clairière solitaire

De la forêt, et il était midi, et grand le mutisme de la bête ;

Blanche sous le chêne sauvage, et d'argent les fleurs de l'épine.

Puissant mourir et la flamme chantante dans le cœur.

(...)

Les eaux résonnent doucement dans le déclin de l'après-midi

Et la friche verdit plus sombre sur la rive, joie dans le vent rose ;

Le doux chant du frère sur la colline du soir.

(G/ Trakl, « Printemps de l'âme », extrait)

LE MERLE

(Ses plumes frémissent, un noir brillant comme une encre vivante)

J'ai chanté sur des branches chargées de givre, alors qu'aucune aube ne venait. Dans les vergers bleus de la fin de l'automne, où les pommes pourrissent sous la neige, j'ai entendu le pas d'une sœur invisible qui traversait la clairière. Elle ne portait aucune lumière, seulement la douceur d'être là. Il y a des présences qui n'illuminent pas mais qui tiennent la nuit ensemble pour qu'elle ne s'effondre pas.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La terre vibre, non de colère, mais d'une nostalgie qui serre la gorge)

J'ai rêvé, sous la tombe, d'une chambre bleue, où un frère murmurait mon nom comme pour me retenir au seuil. Mais chaque fois que je voulais entrer, une cloche sonnait au loin et la porte se dissolvait. On m'avait dit qu'au-delà, il y aurait la joie, des champs clairs, des enfants aux visages de lumière. Je n'ai trouvé que la nuit mais elle était vraie. Elle ne promettait rien. Elle ne mentait pas. Et dans cette honnêteté de l'obscur, j'ai senti pour la première fois quelque chose comme une paix sans visage.

LE PRÊTRE

(Les yeux perdus, la voix étranglée par une réminiscence)

Je me souviens... Il y avait, avant tout cela, une vieille maison au bord d'un village, une maison basse, aux volets rongés, où la lampe fumait le soir. Je me revois penché à la fenêtre, et dehors le vent faisait claquer les chaînes des portes. Il y avait une odeur de bois humide, de thé amer et de cire; une petite cheminée qui vomissait des cendres dorées; et quelqu'un, là-dedans, qui lissait un châle comme on lisse une parole. Je croyais que ce foyer suffisait à éteindre la peur. Peut-être ai-je appris à nommer la lumière d'après ce feu tremblant et non d'après un ciel.

(Une hésitation, un rire qui meurt)

Je ne l'ai pas dit jusque-là.

LA MORT

(Son silence devient moins une absence qu'un endroit où se pose la mémoire)

La maison te tient encore, prêtre. Elle est ta faille, ce lieu simple où la foi se confondait avec la chaleur d'un corps. Tu brandis des paroles pour sauver d'autres âmes ; mais ta première espérance était un foyer qui tenait le froid à distance. C'est humain et c'est fragile. La nuit n'efface pas ces maisons : elle les recueille, elle les plie comme des mains qui se referment. Il n'est pas honteux d'avoir aimé une lampe.

LE MERLE

(Un battement d'ailes, comme un souvenir d'été qui freine la chute)

Une maison basse... je l'ai connue aussi, en d'autres saisons. Les étangs y réfléchissaient des lunes blanches, et parfois une fille passait, pieds nus, portant des pommes. Ce que tu appelles lumière est parfois seulement la chaleur d'un geste. Si ta foi venait de là, alors la foi est humaine et elle a le droit de trembler. Chante encore pour elle, si tu veux. Mais ne l'échange pas contre le ciel qui, souvent, n'est que silence.

LES MAINS DU DÉFUNT

(Leur voix gronde, non de reproche mais d'une requête plus pressante)

Tu te penses gardien des promesses, et tu te caches derrière des textes ; pourtant, ce que tu protèges, c'est peut-être la mémoire d'un couloir où l'on t'a attendu. Rends-nous cette maison, prêtre, pas en souvenir, mais en présence : la senteur du bois, la chambre basse, la lampe qui vacille. Nous avons trop attendu des ailleurs. Que la vie nous soit donnée en ce qui nous resta, même si c'est le peu d'un feu qui chancelle.

Le prêtre ferme les yeux, comme si la vieille maison, tout à coup, avait pris le poids d'un tombeau. Sa mâchoire se raidit ; il recule d'un souffle. Il défend encore ce qu'il sait, la promesse, la doctrine, mais quelque chose, sous la pierre, a remué une corde ancienne, tirant la langue de ses certitudes.

La nuit autour d'eux semble retenir son souffle. Les voix, maintenant, n'ont plus seulement la rigueur d'un débat : elles sont des mémoires qui s'entrecroisent, et la vieille maison, ébauche de chaleur, a rendu la parole du prêtre plus humaine, donc plus vulnérable.

LE PRÊTRE

(La tête baissée, les doigts crispés sur le livre qu'il n'ouvre plus)

Si la nuit demeure... si elle ne s'ouvre sur aucune aube, comment ne pas sombrer ? J'ai cru, toute ma vie, qu'il fallait y échapper, l'éclaircir, la traverser sans s'y attarder. Habiter la nuit... Je ne sais pas comment on fait. N'est-ce pas renoncer ?

(Il se reprend, mais la voix manque de pierre)

Je ne veux pas que les âmes s'égarent dans l'ombre...

LA MORT

(Son timbre est étonnamment tendre, presque humain)

S'égarer n'est pas habiter. Habiter n'est pas se dissoudre. Il existe une manière d'être dans la nuit comme dans une maison qui n'est pas à soi, mais où l'on apprend, pas à pas, à ne pas heurter les meubles. La nuit n'est pas un piège, c'est un paysage. On peut y marcher, lentement, et découvrir que l'obscur n'est pas vide, mais plein de présences qui ne crient pas.

LE MERLE

(Un souffle de chant dans la gorge, comme une note encore retenue)

Habiter la nuit, c'est écouter. Ce n'est pas la transformer. Ne cherche pas à y mettre ta lumière : elle a la sienne, plus grave, plus ancienne. Dans la brume des vergers sombres, quand plus aucune étoile ne répond, je tends l'oreille et j'entends la sève continuer de monter dans les branches nues. La nuit n'est pas l'envers du jour : c'est un autre jour, plus lent, plus profond. On y devient vrai.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La voix ne frappe plus : elle s'ouvre)

Je ne veux plus fuir l'obscur. Je l'ai craint toute ma vie, comme un enfant redoute la pièce sans lampe. Mais maintenant que j'y suis, je sens qu'elle ne dévore pas, elle accueille. Si l'on m'offrait de revenir, je ne chercherais plus la lumière promise : je chercherais une présence, quelqu'un avec qui marcher la nuit, sans but, sans autre horizon que le pas d'après. Ce n'est pas renoncer, c'est enfin cesser de courir après un matin qui n'existe pas.

LA MORT

(Elle fixe le prêtre, non pour le convaincre, mais pour l'inviter)

Tu n'as pas à renoncer à ta lumière, prêtre. Mais cesse de vouloir qu'elle remplace la nuit. Laisse-la être une lampe faible dans une main, pas un soleil qui efface tout. Le monde n'a pas besoin d'être sauvé de l'obscurité : il a besoin qu'on y demeure sans mentir.

La mort ? Mais un souffle, une caresse sur le monde,

Un léger vent du soir quand, rouge, le soleil qui décline

Rend à la terre sa paix nocturne, un souffle qui rafraichit
Les âmes, en efface les torpeurs, ouvre la vie au plus haut
De ses cimes, un pas sans bruit sur les chemins de pierre
Que rien n'écorche, l'ombre invisible de tous ceux qui demeurent,
Le présent d'une fausse absence. La mort ? Elle nous habite
De l'intérieur comme une offrande au creux de l'âme,
Toujours fidèle à ceux qui pleurent encore, ô joie pour ce qui
Nous habite et ne se perd que dans l'adieu des retours en arrière.

LE PRÊTRE

(Il ne lève pas encore la tête ; la voix est basse, presque à lui-même)

Comprendre... Je n'ai jamais appris cela. On m'a enseigné à guider, à rassurer, à tenir la lampe haute pour les autres. Mais écouter la nuit sans y chercher une issue...

(Une brève respiration, comme un vertige)

Je ne sais pas faire. J'ai parlé toute ma vie de salut, comme si l'homme devait sortir du monde pour être sauvé. Mais vous dites... habiter. Rester. Ne pas fuir l'obscur.

(La main glisse du livre, qui tombe dans la neige sans bruit)

Si je laisse entrer cette pensée, si je cesse de promettre un ailleurs, que devient mon rôle ? Qui suis-je, si je ne mène plus vers une aube ? Je ne veux pas perdre ce que j'ai cru et pourtant... quelque chose en moi voudrait simplement s'asseoir un moment dans la nuit sans la condamner.

LA MORT

(Elle s'avance d'un souffle, non pour effrayer, mais pour dire vrai)

Ne me confonds pas avec un seuil, prêtre. Je ne suis pas l'aube d'un royaume, ni la porte d'un autre commencement. Je coupe un fil, rien de plus. Ce qui vit en toi se défait de la chair, comme un vêtement qu'on laisse sur une chaise avant de quitter la pièce.

Mais ne crois pas que cela vous change. La mort n'est pas une métamorphose, pas un baptême nouveau, pas un passage de l'ombre à la lumière. Elle est une fin, oui, mais la fin d'une forme seulement. Ce que vous avez été, vous continuez de l'être, sans masque, sans décor, sans peau.

Et la tragédie ne cesse pas avec le dernier souffle. Elle se poursuit, sans gestes, sans voix, mais pas sans vous. Ceux que vous croyez « partis » ne sont pas ailleurs : ils demeurent, dans une nuit plus nue, plus vaste, où l'on ne s'abrite plus derrière les mots. Ne cherche donc pas en moi un commencement ou une rédemption. Je défais, je ne sauve pas. Et ce qui demeure ensuite est encore la vie, mais sans l'illusion d'une issue.

LE MERLE

(Il incline la tête, comme si le mot "fin" résonnait différemment pour lui)

Couper un fil... Je comprends cela. Quand une branche casse sous le gel, l'arbre ne chante pas sa perte, il continue de monter sa sève, sans la feuille qui fut là hier. La fin n'est pas un seuil, juste un endroit où quelque chose cesse de tenir. Mais ce qui cesse ne disparaît pas : cela se dépose dans la nuit, comme les fruits tombés nourrissent la terre.

Si tu dis vrai, Mort, alors ceux qui partent ne deviennent pas lumière, ils deviennent nuit. Et peut-être est-ce là la forme ultime de la présence : être ce sombre qui veille autour de nous et nous apprend à ne plus fuir. Je ne vois pas de rédemption là-dedans, et pourtant... il y a une tendresse rude dans ce destin. Une vérité sans promesse, mais pas sans lien.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La voix monte, non plus en colère, mais en reconnaissance brutale)

Oui... je sens ce que tu dis. Je n'ai pas été transfiguré, ni purifié, ni changé en chant. Je suis resté moi mais sans peau, sans rôle, sans mensonge. Et la nuit où je demeure n'est pas un royaume, pas un repos, pas un oubli. C'est la même vie, mais sans refuge.

Cela me révolte encore, parfois je voudrais crier contre cette fin qui ne délivre de rien. Mais au fond... au fond je préfère cette nuit nue à la lumière mensongère qu'on m'avait fait espérer. Si je dois continuer, que ce soit sans voile. Que je sois ce que j'ai été, jusqu'au bout, dans l'obscur et sans illusion.

LE PRÊTRE

(Sa voix veut s'élever, mais reste basse, comme si le souffle manquait)

Je... je ne peux pas croire que tout soit nuit. Qu'il n'y ait... rien d'autre. Si la vie continue ainsi, défaite de la chair, sans pardon, sans aube, alors... à quoi bon ?

(Les mots se cherchent, trébuchent)

Je ne demande pas une gloire, ni des anges, mais... une clarté, même mince, un lieu où la douleur... cesse, où l'on soit... relevé. Si je laisse tomber cette lumière, que reste-t-il pour tenir debout ? Pour ne pas... se perdre ? Je... ne sais pas vivre sans promesse.

LA MORT

(La phrase commence nette, puis se fracture comme une marche qui cède)

Promesse... ce mot... glisse. Il ne tient pas. Tu veux un ailleurs pour supporter l'ici. Mais...

(Elle cherche le mot juste, il ne vient pas)

La nuit ne détruit pas. Elle... *dé-noue*. Elle ôte le surplus et laisse ce qui est.

LE MERLE

(Un souffle de chant lui échappe, mais la note se brise)

Je... voulais dire... qu'il existe... dans le noir... quelque chose comme...

(La phrase s'effile, s'égare)

Pas lumière... non... mais... un battement. Un cœur sans corps mais un cœur qui tient.

(Une plume tombe dans la neige)

On ne se perd pas si l'on écoute.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La voix surgit, plus nue ; elle ne cherche plus la cohérence mais la vérité immédiate)

Je... j'ai attendu trop long. La promesse m'a vidé. Elle m'a pris la vie pendant que j'espérais... autre chose. Le bonheur ailleurs m'a tué.

(La terre frissonne)

Je veux... pas demain, pas un ciel, juste être. Même cassé. Même dans la nuit.

LE PRÊTRE

(Il ouvre la bouche trop vite, comme pour reprendre pied, mais aucun mot sûr ne vient)

La lumière, je... Il existe pourtant une clarté, pas seulement humaine mais au-dessus.

(Sa main cherche le livre tombé, sans le ramasser)

Nous ne sommes pas faits... pour... pour rester dans la nuit, elle n'est pas tout. Elle précède, oui, elle précède la (*le mot « aurore » ne vient pas*) la... suite. Je ne peux pas croire que rien ne relève. Qu'on demeure tel quel après... Il doit, il devrait y avoir quelque chose qui lave. Sinon comment pardonner ? respirer ? Si je laisse tout, si je dis oui à cette nuit qui me recouvre et m'enlace, alors je ne sais plus prier.

LE MERLE

(La voix est basse, sans chant, comme si la nuit parlait à travers un oiseau)

Prêtre... écoute. Tu ne sais plus prier, mais ce n'est pas une perte, c'est une ouverture car les mains ne sont pas faites pour prier mais pour bénir joyeusement ce qui advient. Il n'y a pas de salut, pas d'aube réparatrice. La nuit ne conduit nulle part : elle est. Elle ne sauve pas, elle ne relève pas, elle ne pardonne pas. Elle révèle seulement ce que nous sommes quand plus rien ne nous éclaire. Habiter la nuit, ce n'est pas l'aimer. Ni s'y résigner. C'est marcher en elle sans attendre qu'elle change, sans lui demander autre chose que d'être notre seul lieu.

C'est tragique, oui ! Mais c'est la seule dignité qui nous reste, à nous qui avons cessé de croire aux soleils promis. Reste avec nous dans l'obscur. Pas pour t'y perdre mais pour y être vrai. Sans rédemption. Sans lendemain. En vivant malgré tout, pas après ni ailleurs, mais ici, dans cette nuit qui est nôtre et qui ne ment plus.

Un long silence. La neige continue de tomber, flocons lents, absorbant jusqu'au souffle des mots. Le prêtre ne parle plus : il ne croit pas, il n'espère pas, il demeure, simplement, debout dans la nuit. La Mort baisse la tête, non en triomphe, mais en reconnaissance. Les mains ne remuent plus : elles reposent, non apaisées, mais présentes. Le merle, sans chanter, garde la

veille. Rien ne se résout. Rien ne commence. La nuit se referme comme une page qu'on ne tourne pas.

La mort ? Mais un souffle, une caresse sur le monde,
Un léger vent du soir quand, rouge, le soleil qui décline
Rend à la terre sa paix nocturne, un souffle qui rafraichit
Les âmes, en efface les torpeurs, ouvre la vie au plus haut
De ses cimes, un pas sans bruit sur les chemins de pierre
Que rien n'écorche, l'ombre invisible de tous ceux qui demeurent,
Le présent d'une fausse absence. La mort ? Elle nous habite
De l'intérieur comme une offrande au creux de l'âme,
Toujours fidèle à ceux qui pleurent encore, ô joie pour ce qui
Nous habite et ne se perd que dans l'adieu des retours en arrière.

FIDELITE

Les vivants sont la demeure des morts ! Dans leur mémoire, dis-tu ?
Mais elle est morte, autant qu'un reliquaire ou une bibliothèque, les
Souvenirs attendent, avec patience, qu'on les réveille, comme un
Livre caché dans une armoire, la mémoire, mais leur sommeil est
Trop profond pour qu'ils s'échappent de leur dortoir. Alors on les
Convoque, avec tristesse ou avec joie, de crainte sans doute qu'ils
Finissent par se perdre. Ceux qui demeurent en nous y sont présents,
Aussi vifs que nos pensées qu'ils accompagnent, présents ils le seront
Demain et tous ces jours à venir dont on ne sait le nombre. Ô toi, cher
Disparu, que mes yeux ne voient pas, toi plus muet que le silence, toi
Que je ne peux toucher, je sais que tu es là, bien plus proche que tu le fus
Dans les bras qui s'assemblent, je sens ton souffle dans le creux de mon cou,
Je sens ta vie s'épancher sur la mienne. « Où es-tu ? » s'interroge qui te pleure :
Tu es là, bien plus proche que l'est cette main qui se tend vers le vide ;
A présent je marche seul, sans bâton ni repère dans une vie de ténèbres,
Je sens pourtant le souffle qui murmure à mes oreilles : je suis là, regarde
Au fond de toi, vois-tu cette braise qui respire sous tes cendres, cette lueur
Fragile qui suffit, dans le déclin du jour, à éclairer tes pas, tu la vois, n'est-ce pas ?
Alors tu sais que je suis là...